Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 52 (1914)
Heft: 26

Artikel: Une question délicate
Autor: J.M.
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-210513

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 16.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Consacrons quelques mots bien sentis à l'âme de la cuisine, à cet objet invisible pour les visiteurs et dont la place dépend, ou de l'importance de la valeur intrinsèque de son contenu, ou du pur caprice de la ménagère. Chacun devine ici la *toupine du beurre fondu*, ce Protée insaisissable dont l'absence laisse sans âme tant de cuisines appartenant à des êtres dotés d'âmes élevées, et dont la présence et les flancs rebondis égaient celles de tant d'individus au cœur sec comme un très ancien palimpseste. Qui ne connaît la douloureuse et pittoresque expression du pauvre, disant que, pour mettre du beurre à sa soupe, il le puise dans la *toupine* avec une aiguille à tricoter rougie au feu!

Puisque, malgré le désir que nous en avons, nous ne pouvons rien changer à cet état de choses, arrivons bien vite, pour nous distraire de ces regrets impuissants, au *coin du feu*, où se réchauffent le corps et le cœur, au *coin du feu* où, sous l'action d'une douce chaleur, les cœurs se dilatent et s'épanchent, où les conseils se demandent et se reçoivent, où les marchés se concluent, où s'échangent les doux aveux, où se déroule la chronique du jour, surtout si une voisine très causeuse, venue pour empletter une demi-douzaine d'œufs, consent à accepter un siège, car elle y restera une heure et plus. C'est au *coin du feu* que se racontent les accidents dont les journaux ont apporté la nouvelle; on s'y entretient du sermon du dernier dimanche, on y jase même politique; on y fait des contes de revenants pendant lesquels les regards des enfants qui se blottissent contre leur mère expriment tour à tour la joie, la surprise et l'effroi. Souvent aussi, le plus lettré fait à la société attentive la lecture des *petites lettres* de la *Gazette* arrivée le matin.

O! coin du foyer paternel! De combien de joies et de douleurs n'es-tu pas l'écho! Combien de souvenirs gais et tristes n'apportes-tu pas à l'homme au déclin d'une vie pendant laquelle il a vu tant de vides se faire autour de lui, et surtout ce vide que rien ne viendra combler jamais, ce vide que fait en nous quittant ce génie tutélaire de la famille que rien ne peut remplacer, ce génie auquel les payens seuls pouvaient substituer leurs inutiles dieux lares.

Ce génie, c'est la MÈRE! qui, quel que soit son âge et celui de ses enfants, n'est jamais vieille pour ceux-ci. Que ceux qui ne l'ont pas perdue en bénissent Dieu et se souviennent de cette belle pensée de M. Petit-Senn, qu'il a eu le tort grave de confondre avec d'autres sous le titre de *Boutades* : « La mort d'une tendre mère est le premier chagrin que l'on pleure sans elle ». Qu'ils se souviennent que les bons passent, que les meilleurs passent et que les mères elles-mêmes meurent.

Passons au foyer proprement dit, à ce centre vers lequel convergent tous les regards de la soirée et toutes les aspirations de la journée. Au foyer flambe et pétille la *tronche* de Noël; c'est au foyer que se fondent les plombs pronostiqueurs, que se cuisent les *bricelets* et les *gaufres* du premier jour de l'an et que se recouvrent de leurs filigranes d'or les délicates *croûtes dorées* des grands jours.

Le foyer est placé contre la muraille, sur un bloc de grès couché au niveau du sol; une pierre semblable, dressée dans le mur, est la fameuse *plaque* qui forme le fond d'un petit buffet ménagé dans la chambre voisine, buffet dans lequel elle maintient constamment une chaleur tempérée qu'on utilise à sécher les mouchoirs, le linge des enfants, à chauffer la chemise du dimanche. C'est encore dans cette étuve qu'on place de préférence le tonnelet du vinaigre.

A gauche du foyer est un espace réservé à la petite provision journalière des bûches et des fagots et au cendrier où les chats...

A droite est, comme planté à perpétuité, l'heureux et fidèle *coquemard*, qu'a si bien décrit Petit-Senn, le poète genevois, le coquemard, ce dieu *Terme* de la famille, toujours rempli d'eau chaude, source inépuisable pour la ménagère et aussi pour les hommes qui ont une barbe à couper.

(*A suivre.*) L. LAMBOSSY.

— *La Patrie suisse* consacre au regretté peintre Giron un beau portrait. L'Exposition, le Centenaire genevois, *Tell* à Mézières, les nouveaux conseillers d'Etat fribourgeois, le compositeur Attenhofer, etc., etc., ont leur place dans cet intéressant numéro.

UNE QUESTION DÉLICATE

Nous étions cinq à discuter patriotisme. C'est permis, n'est-ce pas, puisqu'il ne s'agit ici ni de politique ni de religion, deux sujets qu'il se faut garder d'aborder si l'on désire rester bons amis.

Les avis différaient sur la façon de comprendre le patriotisme.

— Enfin, fit soudain l'un de nous, êtes-vous plus Vaudois que Suisses ou plus Suisses que Vaudois?

Cette question, intervenant à brûle-pourpoint dans le débat, l'interrompit un moment. Personne ne disait mot. On avait le sentiment que jamais encore cette interrogation ne s'était posée à aucun de nous. Chacun se tâtait. On attendait avec anxiété la première réponse. Qui de nous allait la faire et que serait-elle? On pressentait que, quelle qu'elle soit, cette réponse allait donner lieu à une discussion nourrie et très délicate, qui, fort probablement, n'aurait pas de conclusion, mais nous laisserait les uns et les autres dans une perplexité pénible. On sentait aussi qu'elle venait tout à coup de jeter le trouble dans un domaine très individuel, où la foi, pour sincère et fidèle qu'elle puisse être manque parfois de précision. Et c'est pourquoi, encore que la question soit très naturelle, on a peine à y répondre au pied levé.

Sommes-nous plus Vaudois que Suisses ou plus Suisses que Vaudois? En d'autres termes — et nous ne parlons ici que de notre pays — sommes-nous plus de notre canton, quel qu'il soit, que de la Suisse? Telle est la question. Or, ou bien il la faut classer, comme la politique et la religion, dans les sujets à l'index, dont il n'est pas prudent, sinon permis de parler; ou bien il faut y répondre franchement, sincèrement, sans aucune réticence. Ce dernier parti fut tacitement adopté.

Le premier qui rompit le silence dit :

— Ma foi! la question est embarrassante; mais je crois que, tout bien considéré, nous sommes plus Vaudois que Suisses.

— C'est aussi mon avis, fit le second, mais j'estime que c'est question très personnelle, sur laquelle autant de citoyens, autant d'avis, également respectables.

— Pour moi, opina le troisième, je suis autant Suisse que Vaudois; ce sont, du reste, des qualités très compatibles et c'est là un des traits caractéristiques de notre nation d'associer ces deux sentiments patriotiques.

— Aussi, pourquoi diable poser pareille question, exclama le quatrième? Elle est inutile; même, elle est dangereuse. Qu'avons-nous besoin de nous demander si nous sommes plus Vaudois que Suisses, ou si c'est le contraire? Qu'importe-t-il? Cela dépend du moment et des circonstances. Avec notre organisation politique, l'alternance est permise; elle est même logique. Suivant que nous sommes appelés à discuter et à défendre les intérêts généraux de la Suisse — un pour tous, tous pour un — ou les intérêts particuliers et légitimes du canton, dans la limite où ils sont compatibles avec ceux de la Confédération, on est ou plus Suisse ou plus Vaudois. En tout autre occurrence, on est également Vaudois et Suisse. D'ailleurs, c'est assez sur ce sujet: parlons d'autre chose.

— Pardon! répliqua le cinquième, celui qui avait posé la question; j'ai aussi le droit de dire mon sentiment, sans prétendre le moins du monde qu'il vaille mieux que les vôtres.

Je crois qu'en Suisse — car nous ne parlons bien entendu que de notre pays — nous avons deux patriotismes: le patriotisme cantonal et le patriotisme fédéral. Ils ne s'excluent nullement; ils sont, au contraire, très compatibles.

Le premier est le patriotisme du sentiment, du cœur. C'est celui qui nous attache au sol qui nous a vu naître, sol dont on est un peu pétri, si je puis ainsi dire, auquel on appartient par toutes les fibres les plus intimes de notre être, par tous ceux qui nous ont précédé et par tous ceux aussi qui nous suivront. Et ce sol crée comme une sorte de parenté entre tous ceux qui en sont issus, parenté qui ne trompe guère et qui se manifeste, se dénonce presque inconsciemment en une foule de circonstances. Deux Vaudois, des vrais, des purs, nés et élevés au pays, ne se reconnaîtront-ils pas, où qu'ils se trouvent et à quelque occasion que ce soit? Qualités et défauts de la race nous sont bien communs, allez! Et tant pis pour qui s'en est volontairement dépouillé.

Le patriotisme fédéral, au contraire, est un patriotisme de raison. C'est par le raisonnement, en effet, et poussés par des nécessités politiques, que les peuples de race, de langue, de religion si différentes qui constituent la Suisse se sont successivement associés. L'histoire, elle-même, facteur si important de la solidarité et de l'unité nationales ne saurait ici être appelée en témoignage, car combien de ses pages peuvent être également invoquées par tous? Nous autres Vaudois, pour n'en citer pas d'autres, n'étions-nous pas — par la force des choses, il est vrai — au nombre des ennemis des Confédérés, dans nombre de hauts faits d'armes qui sont la gloire de l'histoire suisse.

Nous avons voulu être Suisses; nous avons accepté et acceptons tous les jours, en faveur des intérêts généraux de cette Confédération à laquelle nous sommes heureux et fiers d'appartenir, le sacrifice de certaines parties de notre autonomie cantonale. Nous saurons de même faire pour elle le sacrifice de notre vie, si les circonstances l'exigent.

En dépit de leur caractère différent, l'amour du canton et l'amour de la Suisse se partagent en bons frères notre cœur, et l'un ne saurait impunément faire tort à l'autre. Ils se complètent, au contraire.

Le patriotisme cantonal trouve sa force dans l'amour inné de l'homme pour le sol natal. Le patriotisme fédéral, lui, grandit et s'affermit en raison des avantages moraux et matériels que les différents cantons retirent de leur affiliation à la Confédération, ainsi que du développement des bons rapports qui doivent unir tous les Confédérés, sans acception de race, de langue, de religion.

Et nous fûmes tous d'accord. J. M.

Amis-Gyms, Bourgeoise, Choralions, Sous-Offs, Artilleurs, faites encadrer vos diplômes chez l'ami OSCAR, aux Galeries du Commerce ::

Rédaction : Julien MONNET et Victor FAVRAT

Lausanne. — Imprimerie AMI FATIO & Cie.